

INTERVIEW

« Je n'ai pas encore tout donné », par Serge Loupien, publiée le 13 février 2001
https://www.liberation.fr/culture/2001/02/13/je-n-ai-pas-encore-tout-donne_354429/

À l'exception de quelques piges ponctuelles au service de vieilles badernes du rock FM (Mick Jagger, Rod Stewart, Tina Turner...), depuis bientôt dix ans, Jeff Beck, fidèle à sa réputation de guitar-hero caractériel, ne sortait plus guère ses instruments de leur housse, consacrant l'essentiel de ses activités à «customiser» d'antiques guimbardes, selon la coutume anglo-saxonne. Jusqu'à la commercialisation tapageuse, en 1999, de *Who Else !*, album instrumental tendance hard rock industriel, produit par le pianiste (de jazz) Tony Hymas et nommé illico aux Grammy Awards.

Remotivé par un tel accueil, l'ancien Yardbird rangeait alors (provisoirement ?) ses joints de culasse afin de repartir en tournée planétaire, les doigts encore tachés de cambouis, à la tête d'une nouvelle formation constituée de Jennifer Batten (guitare), Randy-Hope Taylor (basse) et Steve Alexander (batterie). C'est avec cette même équipe que Beck, décidément prolix, vient d'enregistrer, sous la houlette cette fois du producteur Andy Wright (Simply Red, Eurythmics), un fulgurant *You had it coming* en phase avec le nouveau millénaire, puisque combinant chant d'oiseau (celui d'un merle), mélodies indiennes, drum loops et technologie numérique à son célèbre jeu de guitare épileptique.

Il vous a fallu dix ans pour publier *Who Else !* et quelques mois plus tard vous retournez en studio...

C'est la suite logique du travail que j'effectue sur scène avec mon orchestre. Grâce à celui-ci, j'ai retrouvé ma motivation au terme d'une longue période de doute. Après avoir rencontré un tel enthousiasme durant ma tournée, je me suis dit que le moment était propice à la confection d'un nouvel enregistrement. Même sans chanteur. Je n'ai plus vingt ans, et par conséquent pas de temps à perdre.

Pourquoi cette infidélité à votre vieux complice Tony Hymas ?

Tony est un type formidable qui a été l'initiateur de plusieurs de mes disques. Il est aussi cinglé que moi, c'est sans doute la raison pour laquelle cela fonctionne aussi bien entre nous. Mais il y avait longtemps que j'avais envie de voir ce que j'étais capable de faire sans lui. C'est pourquoi j'ai choisi de travailler avec Andy Wright, que je ne connaissais que de réputation, et qui a tout de suite saisi ce que je voulais. Les bandes magnétiques sont ma hantise. Elles invitent à recommencer sans cesse, à fignoler indéfiniment au point de gommer toute trace de spontanéité. Là, nous nous sommes contentés d'utiliser la technologie dans un but d'efficacité. Sans jamais nous laisser déborder par elle.

Comment justifiez-vous la pérennité de votre créativité après toutes ces années ?

Comparé à Eric Clapton ou à Jimi Hendrix, je n'ai jamais été professionnel. Semi-pro tout au plus. Je n'ai jamais joué jusqu'à friser l'overdose, comme ils l'ont fait. Je suis sûr qu'Eric a atteint ce stade où la vue d'une guitare lui était devenue intolérable. Moi, j'ai trouvé dans d'autres domaines de quoi nourrir mon intérêt pour la musique. C'est pourquoi j'ai le sentiment de ne pas avoir encore tout donné.

Est-ce que votre éclectisme, justement, ne tourne pas parfois au handicap ?

Cela peut nuire, probablement. Mais je ne suis pas le genre d'artiste à peindre la même nature morte tous les jours. La guitare permet un nombre infini de variations. Elle n'a jamais le même son. Tout dépend de la façon dont vous la touchez. C'est un instrument magique, j'essaie d'en explorer toutes les possibilités. Je reste moi-même et ça me convient. Non pas que j'abhorre la célébrité, mais j'en ai assez vu comme ça. Je sais de quoi il retourne. Les gens qui vous suivent, déchirent vos vêtements, viennent frapper à votre porte à 5 heures du matin. Je ne dis pas que je ne tiens pas à vendre des disques. C'est un moyen pratique de gagner de l'argent. Mais un disque n'est rien d'autre que le fruit d'une humeur que vous fabriquez et fixez. Un mensonge. Tout le monde le sait. Cet album est réussi parce qu'on fait beaucoup de bruit, c'est aussi simple que cela.

Le fait de devenir un Yardbird a-t-il pesé lourd dans votre carrière ?

Oui, dans la mesure où, découvrant pour la première fois un groupe professionnel, je me suis senti responsabilisé. Jusqu'alors, j'avais fait partie d'orchestres amateurs qui galéraient plus ou moins. Là, je me suis retrouvé sous contrat, la presse a commencé à s'intéresser à moi. Et partout où je me produisais, Eric avait déjà joué avant moi. Sauf aux Etats-Unis.

Et à quel moment a-t-on oublié que vous aviez été un Yardbird ?

Jamais. Les gens font toujours référence à ça. Les temps sont devenus bizarres, d'ailleurs. Aujourd'hui, par exemple, on parle beaucoup plus de Jimi Hendrix qu'à l'époque où il était vivant.

Parmi vos influences majeures, vous citez volontiers Cliff Gallup, le guitariste des Blue Caps de Gene Vincent...

J'étais un fanatique absolu. Les chansons de Vincent avaient parfois trois solos de guitares. Il chantait un couplet et, gling !, guitare. C'était magique. Je me réfère à Cliff Gallup parce que j'aime bien que les gens qui me suivent sachent d'où je viens, quels sont mes goûts. J'ai été quasiment marié à cette musique. Ça me plaisait de savoir qu'il y avait quelque part un cinglé susceptible de me procurer autant de plaisir. En outre, le personnage était vraiment mystérieux. Il n'existe pas plus d'une photo ou deux de lui en circulation. Un pur esprit qui est venu et reparti. Les médias n'en parlent jamais.

Ecoutez-vous aussi, parallèlement, les guitaristes de jazz ?

Barney Kessel. Il accompagne Julie London dans Cry Me a River. Toute ma famille adorait cette chanson. Quand j'ai appris la disparition récente de Julie London, je me suis senti dévasté.

Vous avez signé une version de Goodbye Pork Pie Hat ; Charles Mingus est-il un de vos compositeurs favoris ?

Mingus m'a envoyé une lettre de félicitations, deux ans avant sa mort. Elle était accompagnée de transcriptions de sa musique qu'il me destinait. J'ai demandé à Tony Hymas de les déchiffrer pour moi. J'étais à côté de la plaque, à cette époque. Goodbye Pork Pie Hat est un si beau thème, j'avais le sentiment qu'il avait été composé pour moi. Mais je n'ai jamais vraiment pris le temps de rentrer dans le jazz dit « respectable ». C'est une musique tellement balisée, fermée, il n'y a aucune chance que je l'aborde. Quand je ne peux pas m'impliquer dans quelque chose, je préfère ne pas y toucher. Par contre, j'ai encore écouté John Coltrane ce matin, c'est incroyable....